

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 8

Artikel: Le batelier Jean Descloux
Autor: Cooper, J. Fenimore
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205766>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'ARCHE SAINTE

Il paraît qu'il y a une crise du français. Rien d'étonnant à cela, une de plus ou de moins; il y a bien la crise viticole, la crise de l'horlogerie, la crise des boîtes à musique, la crise financière, sans parler de la crise générale, dont tout le monde souffre peu ou prou.

Ce n'est pas au *Conteur*, certes, d'aborder ces graves questions, aussi n'y songe-t-il nullement. Mais au hasard de ses petites promenades à travers les journaux, il est tombé sur une interview de M. Anatole France, concernant la question du jour.

Le spirituel écrivain, sous une forme plaisante, s'en prend surtout à la grammaire. Il prouve le plus aisément du monde que les principaux créateurs de la belle langue française, parmi ceux dont les écrits sont et longtemps encore seront des modèles, ignoraient la grammaire, pour la bonne raison qu'elle n'existait pas.

Ils n'en furent pas moins heureux, au contraire. Qu'en pensez-vous, petits amis, qui, sur les bancs de l'école, peinez autour de la règle des participes, de celle de « tout », de « même », etc., etc., qui ne savez pas encore et ne saurez jamais, sans doute, pourquoi « amour », « délice » et « orgue » sont hermaphrodites? Petits amis, qui vous demandez, enfin, pourquoi on consacre le plus clair du temps que vous passez en classe à vous bourrer la tête de mille et mille chinoïseries grammaticales de cet acabit, dont vous ne saisissez jamais — et vos maîtres non plus — le sens, attendu qu'il n'y en a pas?

On a si bien compris qu'il était injuste de se moquer ainsi de vous, de vous faire perdre ainsi un temps précieux, à votre âge plus qu'à tout autre, et que vous aviez droit à une compensation, qu'on vous en offre une. Elle s'appelle la « réforme orthographique » ou, si vous aimez mieux, la « déformation et la dénaturation du français ». On ne vous délivre pas du tout du joug insupportable, absurde, inexplicable, de la syntaxe des grammairiens; on vous lâche seulement un peu les brides de l'orthographe étymologique, très justifiable celle-là, et qui n'aurait plus pour vous de difficultés si on prenait peine de vous établir la « généalogie » des mots. Vous voyez qu'en fait de compensation on ne s'est pas fendu.

On ne vous tiendra plus rigueur d'écrire — ce que vous n'avez jamais fait, d'ailleurs — au mépris de l'étymologie, le mot orthographe: « ortographe », mais vous commettrez toujours un crime de lèse-grammaire si vous contrevenez à la plus minime des subtilités incompréhensibles de la règle des participes, de celle de « tout », de « même », etc., contre lesquelles vous pestez chaque jour, et bien d'autres avec vous, qui ne sont plus sur les bancs de l'école.

Que diriez-vous, si quelqu'un proposait, un jour, d'arracher de votre visage les traits particuliers qui vous rattachent à votre père, à votre mère, à tous vos aïeux, qui sont, enfin, la marque distinctive de votre famille? Vous protesteriez, n'est-ce pas? et vous auriez raison.

Eh bien, certains réformateurs, sous prétexte de vous faciliter l'étude de votre langue maternelle, n'en font pas d'autre à l'égard des mots.

Anatole France, à qui son interlocuteur, étonné, demandait: « Alors, qu'apprendre aux enfants? » répondit:

« La lecture et l'écriture. Ces deux instruments suffisent. Pas de grammaire; la grammaire, c'est le contraire de la vie et du mouvement. Qu'il y ait dans chaque classe une bibliothèque garnie. Le maître d'école mettra tout son discernement à faire un choix. Si l'enfant a du goût pour les lettres, on l'encouragera. Il poussera peut-être jusqu'à l'étude du latin, et c'est alors par le latin qu'il apprendra la grammaire... Mais tout le monde n'en a pas besoin... »

Voyez-vous, petits amis, jadis, en sortant de classe, le dernier jour avant les vacances, nous avions coutume de briser nos encriers contre le mur de la cour du collège. C'était de notre âge, mais c'était bête, j'en conviens. Nous salissions le mur, nos vêtements, nos mains, et parfois les ébloussures maculaient même le bout de notre nez. Morale: une punition à la maison et l'obligation de racheter un encrier, à la rentrée... A ces pauvres encriers, pourtant, qu'avions-nous à reprocher? Rien. Mais à la grammaire!...

Oh! mais, halte-là! J'allais en faire d'une belle et attirer sur mon front toutes les foudres pédagogiques!... Mettez que je n'aie rien dit... et M'sieur France non plus. J. M.

Un singulier gibier. — Deux ou trois nemrods vaudois descendaient à grandes enjambées les pentes dominant le village de Moiry. Ils atteignaient les premières maisons, lorsqu'ils furent rejoints par un aimable garçonnet qui se mit à trotter de toute la vitesse de ses petites jambes, pour être à côté d'eux le plus longtemps possible et pour pouvoir mieux admirer leurs gibecières et surtout leurs belles carabines.

— Qu'avez-vous attrapé? demandait-il en insistant comme font les enfants. Dites, qu'avez-vous attrapé?

— Une faim de loup, répondit l'un des chasseurs.

Alors, le bambin, se figurant naïvement on ne sait quoi:

— Oh! s'il vous plaît, montrez-la voir!

LE BATELIER JEAN DESCLOUX

Nous trouvons encore dans les *Voyages de F. Cooper*, d'où nous avons déjà détaché quelques pages pour le *Conteur*, le portrait suivant d'un batelier veveysan:

À commencement d'octobre 1832, une voiture de voyage s'arrêta sur le sommet de cette longue descente qui conduit des plaines élevées de Moudon au lac Léman, précisément au-dessus de la petite ville de Vevey. Le postillon était descendu de cheval pour enrayer la roue, et cette halte donna le temps à ceux qu'il conduisait de jeter un regard sur la scène remarquable qu'ils avaient sous les yeux.

C'était une famille de voyageurs américains

qui, depuis longtemps, parcourait l'Europe. Son chef (Fenimore Cooper) était habitué à l'océan, et la vue de l'eau éveillait en lui d'agréables souvenirs. Il était à peine établi à Vevey, comme maître de maison, qu'il songea à se procurer un bateau. Le hasard le mit en rapport avec un certain Jean Descloux, avec lequel il fit un marché, et ils naviguèrent de compagnie sur le lac.

Cette rencontre accidentelle devint le commencement d'une agréable connaissance. Jean Descloux, outre qu'il était habile batelier, était aussi un philosophe respectable dans son genre, possédant une bonne dose d'érudition. Ses connaissances sur l'Amérique étaient particulièrement remarquables. Il savait que c'était un continent à l'ouest de la Suisse, et qu'on y trouvait une ville qui s'appelait New-Vevey; que tous les blancs qui s'y étaient rendus n'étaient pas encore devenus noirs et qu'il y avait des espérances plausibles de civiliser un jour les habitants.

Trouvant Jean Descloux si éclairé sur un sujet qui est l'écueil de la plupart des savants de l'est, l'Américain songea à l'interroger sur d'autres matières. Le digne batelier était réellement un homme tout à fait distingué: il se connaissait fort bien au temps, avait diverses merveilles à raconter sur les hauts faits du lac, trouvait que la ville avait tort de ne pas faire un port de sa grande place, et maintenait toujours que le vin de St-Saphorin était une liqueur très savoureuse pour ceux qui ne pouvaient s'en procurer d'autre; il riait de l'idée de certaines gens qui supposent qu'il se trouve assez de cordes dans le monde pour atteindre le fond du lac Léman; il pensait que la truite était un meilleur poisson que la fêra; parlait avec une singulière modération de ses anciens maîtres les bourgeois de Berne, qui cependant, affirmait-il, entretenaient de fort mauvaises routes dans le Pays de Vaud, tandis que celles qui entouraient leur ville natale étaient les meilleures d'Europe. Enfin, l'honnête Descloux présentait un parfait échantillon de ce bon sens naïf et droit qui semble faire l'instinct des masses, et dont on se moque dans les cercles où les mystifications passent pour être de bon goût, les mensonges hardis pour des vérités, un sourire pour de l'esprit, les privilèges personnels pour de la liberté, et dans dans lesquels on regarde comme une offense mortelle contre les bonnes manières de faire entendre qu'Adam et Eve furent les parents communs du genre humain.

— Monsieur a choisi un temps favorable pour visiter Vevey, observa Jean Descloux, un soir qu'il naviguait avec l'Américain en face de la ville. Cependant il souffle un vent de côté du lac qui pourra effrayer les mouettes hors des montagnes.

L'Américain jeta un regard sur les monts, rappela dans sa mémoire les tempêtes qu'il avait essuyées, et pensa que les paroles du batelier étaient moins extravagantes qu'il ne l'avait jugé d'abord.

— Si vos barques étaient mieux construites, observa-t-il tranquillement, vous auriez moins peur du mauvais temps.

Jean Descloux n'avait point envie de se quereller avec une pratique qui l'employait tous les soirs, et qui préférait voguer avec le courant qu'avec une rame crochue. Il manifesta sa prudence en faisant une réponse réservée.

— Il n'y a pas de doute, monsieur, que les peuples qui vivent sur la mer font de meilleurs vaisseaux et savent les conduire plus habilement : nous en avons eu une preuve ici l'été dernier ; vous serez peut-être charmé de connaître cette histoire. Un Anglais, on disait qu'il était capitaine dans la marine, fit construire une barque à Nice, et on la traîna à travers nos montagnes jusque sur le lac. Il fit un tour dans sa barque jusqu'à Meillerie par une belle matinée, et un canard ne nagerait pas plus légèrement et plus vite. Ce n'était point un homme à prendre conseil d'un batelier suisse, car il avait passé la ligne, et il avait vu des trombes et des baleines ! Bon ! Il revenait le soir dans l'obscurité, lorsque le vent vint à souffler des montagnes ; il se dirigea hardiment vers notre ville, jetant la sonde en s'approchant de la terre, comme il aurait pu faire à Spithead par un brouillard, et il avança comme un brave marin sans doute.

— Il aborda, je suppose, parmi les bagages de la grande place ?

— Monsieur se trompe, il cassa le nez de son bateau contre cette muraille, et le lendemain on n'aurait pu en trouver un morceau assez grand pour en faire une tabatière. Il eût tout aussi bien fait de sonder le ciel.

— Le lac a un fond néanmoins ?

— Je vous demande pardon, monsieur, le lac n'a point de fond. La mer peut avoir un fond, mais nous n'en avons point ici.

Il était inutile de disputer sur ce point.

Jean Descloux parla alors des révolutions qu'il avait vues. Il se rappela le temps où le Pays de Vaud était une province de Berne. Ses idées sur ce point étaient justes et assaisonnées d'un grand bon sens. Sa doctrine était simplement celle-ci : « Si un homme gouverne, il gouverne dans ses propres intérêts et dans ceux de ses parasites ; si la minorité gouverne, nous aurons plusieurs maîtres au lieu d'un seul : il faut que chacun d'eux soit nourri et servi ; et si la majorité gouverne, et gouverne injustement, le minimum du mal est accompli ». Sur ce point, l'Américain et le Vaudois étaient parfaitement d'accord.

Relativement à ses montagnes, Jean Descloux était un vrai Suisse. Ils'extasiaient avec éloquence sur leur sublimité, sur leurs orages, sur leurs glaciers. Il avait, au sujet de la supériorité de sa patrie, les opinions de ceux qui n'ont jamais quitté leur pays. Il s'arrêtait avec la complaisance d'un Veveysan sur les célébrités d'une Abbaye des Vignerons, et semblait penser que ce serait un coup habile en politique, que d'instituer le plus promptement possible une nouvelle fête du genre de celle qui existait autrefois. Enfin, pendant l'espace d'un mois, ces deux philosophes discutèrent à qui mieux mieux sur le monde et ses intérêts.

J. FENIMORE COOPER.

Tantale. — Un passant à un petit confiseur à côté duquel il chemine dans la rue et qui porte un grand plat couvert de tartelettes à la crème.

— Tu dois souvent manger des gâteaux, mon petit ?

— En manger ?... Oh ! non, m'sieu, jamais ; on me gronderait. Je les lèche seulement.

Toast. — Tout le monde a la tête en avant, l'oreille tendue, les yeux fixés sur l'orateur :

« Citoyens ! je bois à l'avenir, qui ne peut manquer d'arriver ! (bravos prolongés) et à l'abolition du passé, qui ne reviendra jamais ! (trépidements). »

A NOS JEUNES LECTRICES

EXISTE-T-IL un règlement pour l'usage de l'éventail ?

Dieu merci, aucune règle compliquée ne vient gêner la grâce de ce bibelot féminin. L'éventail sert à nous rafraîchir lorsque nous avons chaud, et c'est tout ! Quant à la manière de s'en servir, bien peu de femmes ont besoin de conseils sur ce point : leur grâce naturelle trouve à s'exercer tout spontanément dans ce joli geste balancé qui a tant d'élégance.

Toutefois, l'éventail suit la mode, comme toutes choses, dit un chroniqueur. Depuis quelques années, il a été entraîné dans un mouvement général de simplification pratique que nous vaut le développement constant de tous les sports et de l'automobile, en particulier. Il n'est plus, ainsi que naguère, souple, large et palpitant comme une aile d'oiseau lassé. Les coquettes d'il y a quinze ans s'appliquaient à surprendre le geste langoureux des belles Espagnoles qui s'éventent lentement, la moitié de l'éventail enveloppant le buste. Aujourd'hui, nous serions fort en peine de les imiter : les éventails ont diminué de dimensions : ils sont petits, peu encombrants, très propres à être glissés dans un sac, dans une poche, dans la manche d'un manteau.

Les éventails de valeur ne se font guère apercevoir que dans les dîners, les soirées tranquilles ou au théâtre. La jeunesse dansante et remuante a adopté presque uniquement l'éventail de papier, qui peut être d'une fantaisie très pittoresque, mais auquel on ne demande que le service d'une soirée. Il en a été tant perdu, tant brisé de ces fragiles feuilles de gaz peinte, de ces délicates montures d'écaïlle, de nacre ou d'ivoire, qu'on a renoncé à les exposer au danger ; nos danses ne sont plus assez paisibles pour elles.

L'éventail de papier offre d'ailleurs d'inappréciables avantages : il sert de carnet de bal ; le carnet de bal est en désuétude, le dos de l'éventail le remplace et, dans chacun de ses plis, on griffonne le nom des danseurs prochains.

On peut, en outre, sans grand risque, le laisser sur sa chaise et en marquer ainsi discrètement la possession.

Cet éventail pratique ne se prête pas aux attitudes langoureuses ; on ne peut guère avec lui que s'éventer à menus coups pressés qui ont bien, eux aussi, leur grâce alerte et juvénile. On cherchera à se servir de lui comme de tout autre, avec mesure, sans exagération ni afféterie d'aucune sorte, et l'on se gardera bien d'en faire un paravent à confidences derrière lequel on chuchote à l'oreille de ses amies des secrets de Polichinelle : le geste est peut-être piquant et coquet, mais il n'est pas correct.

Usons de l'éventail pour nous éventer et bornons là ce rôle qui en vaut bien un autre.

Pauvre Chuque !

Un pauvre diable, qui avait été riche jadis, mais pour qui la roue avait mal tourné — on lui disait « Chuque » — fut tout heureux, étant complètement décafé, de trouver un modeste emploi dans une banque.

Mais une profonde tristesse l'étreignait à la vue de tout cet or, de tout cet argent, de tous ces chèques qu'on maniait autour de lui et qui lui rappelaient son beau temps. Et à le voir ainsi triste et pensif, un de ses collègues de bureau disait un jour, avec commisération :

— Chaque chèque chic choque Chuque. R.

La moustache aussi.

Dans un village des environs de l'Isle, le coiffeur vit venir un jour à sa boutique un jeune homme qui lui demanda de le raser.

— Le menton ? fit le figaro.

— La moustache aussi, répondit résolument le client.

Notez que c'est à peine si l'on distinguait à l'œil nu les poils follets du menton, et que ce qui ombrageait la lèvre supérieure n'était guère plus touffu que le sourcil d'un enfant. Aussi, le coiffeur crut-il avoir mal entendu :

— Vous dites bien : la moustache aussi ?...

— Mais oui, la moustache aussi.

Alors, poussant un soupir, le barbier prit son rasoir et, crac ! en un temps et deux mouvements, la face du client fut glabre comme un œuf. Mais l'opérateur n'était pas encore remis de sa surprise :

— Ce n'est jamais sans émotion, dit-il d'un ton convaincu, tout en essuyant son rasoir, ce n'est jamais sans émotion que je f... bas la moustache à n'un jeune homme !

LE FILS A PAPA

(Chanson.)

L'AVEZ-VOUS vu sur la place,
Il va, vient, passe et repasse,
Ce jeune homme adonisé,
Pompadour, rasé, frisé ?
Un col de huit centimètres
Qui lui coûte un' peine à mettre,
Lui donne l'air aristocrate
Qu'aurait un manch' de rateau.

Quand il se montre en rue,
Chacun dit à sa vue
Ce jeune homme, quelle élégance
Et quel bel avenir il a.
Moi, je dis : Il a d'la chance
D'être le fils d' son papa !

*

Dans la banque paternelle,
Il doit, fortune cruelle,
Faire deux, trois additions
Et des vérifications,
Que l'caissier croit nécessaire
— Presque toujours — de refaire.
N'empêche ! Il aura l' bonheur,
Dans trois ans, d'être directeur !
Quand il se montre en rue, etc.

*

L' soir, au bal, il plastronne
Près d'une héritière bougonne ;
Torse droit et bouche en cœur,
Il est vraiment supérieur.
Mais de peur d' faire une « gaffe »
Il parle en styl' d' télégraphe :
« Oh ! Mademoiselle... Vraiment...
Ah !... scandaleux !... hum... charmant ! »
Chacun dit à sa vue
D'un' petit' voix émue : etc. C. A.

EIN DÈVESEINT LA

LANGUE DE MOLIÈRE

Un de nos abonnés nous adresse l'allocation suivante, prononcée au banquet d'inauguration des hydrants du village de ... :

M'é bravé dzin, iameré bin vo dèvesa in patoi, ma cliau monchus ne mé comprindront pas ; porant onco crairé qu'on sé fot dé leu et por lo subside, malheu ! Je su dan d'obedzi dé vo dèvesa in français, cin que mé baillé na couson dao diablo. Noutron régent m'a tant z'ao zu de : « Mon pauvre Benjamin, décidément tu es brouillé avec Noël et Chapsal ! »

Comme je n'ai jamais connu ces messieurs, je n'ai pas pu me raccommoier avec eux. Il n'y a pas de ma faute, au moins, car voyez-vous je ne peux pas souffrir d'être en bisebille avec autrui, ça m'empêche de dormir. Aussi, je peste qu'on diabllo, quand je vois des gens se boudier des mois de temps pour une affaire de partage ou de droit de passage, pour une vilaine raison en temps d'élection, ou bien d'anciennes bonnes amies se boudier presque à vie, pour un œuf qu'on a fait aussi gros qu'un bœuf.